

PRÉPATATIONS ÉVANGELIQUES

Livre I

a. La matière évangélique : son programme Dédicace.

Chapitre 1

1. Ayant le dessein d'exposer à ceux qui l'ignorent ce qu'est au juste le christianisme, dans le présent ouvrage qui a pour programme d'embrasser la démonstration évangélique, ô Théodote, divin évêque, tête chère à Dieu, tête sainte, je te l'ai dédié en priant le ciel de trouver assistance auprès de toi, car les pieux sacrifices que tu accomplis en notre faveur me sont une aide précieuse dans le projet que j'ai conçu d'exposer l'enseignement évangélique.

2. Mais justement, avant toute chose, il est bon de préciser la signification de ce que nous appelons l'Évangile. Il représente l'heureuse annonce, faite à tous, de la présence parmi nous des biens les plus nobles et les plus considérables qui, prédits dès longtemps, n'ont brillé pour tous les hommes que depuis peu; il ne patronne pas l'aveugle richesse ni cette existence mesquine et souffrante d'ici-bas, ni tout ce qui est voué au corps et à la destruction, mais tout ce qui plaît et s'accorde aux âmes douées d'une nature intellectuelle, dont dépendent aussi les corps subordonnés à elles comme leurs ombres.

3. D'entre ces biens, le principal est peut-être la piété; non la piété mensongère et aberrante, mais celle qui est fondée à réclamer ce nom : elle est élévation vers celui qui est véritablement reconnu comme seul et unique Dieu et qui l'est effectivement; elle est adoption d'une vie conforme à ce Dieu; c'est en elle aussi que germe l'amour envers Dieu, dont découle naturellement cette manière de se réaliser, aimée de Dieu et trois fois heureuse, qui est dépendante des biens suprêmes d'en-haut, se règle sur eux, pour enfin retrouver son terme dans leur sein.

4. Quelle félicité pourrait être supérieure à cet amour divin plein de vertu et de bonheur ? Dieu n'est-il pas lui-même établi intendant et dispensateur universel de l'existence, de la lumière, de la vérité et de tous les biens ? N'embrasse-t-il pas lui-même la cause de l'être et de la vie de toute chose ? Et celui qui se serait ménagé l'amour envers Dieu, que lui resterait-il encore à désirer ? Que manquerait-il à celui qui se serait concilié le Créateur de tous les vrais biens ? A qui le céderait-il, celui qui peut revendiquer comme père et protecteur le chef suprême et le souverain de l'Univers ?

5. Non, on ne peut soutenir qu'un homme qui approcherait par la disposition de son âme du souverain Dieu et aurait été jugé digne de l'amour bienheureux pour sa piété éclairée, risquerait de n'être point en parfaite situation à la fois en ce qui concerne l'âme, le corps et l'ensemble des biens extérieurs.

6. Or c'est cet amour bon et salutaire des hommes pour Dieu que le Verbe, envoyé du ciel par le Dieu très bon, comme un rayon de la lumière infinie, annonce en bonne nouvelle à l'humanité entière, les exhortant, non pas seulement de tel ou tel lieu, d'ici ou d'ailleurs, mais de partout et de toutes les nations, à aller vers le Dieu de l'univers, à se hâter, à accueillir le cadeau avec tout l'élan de leur âme, qu'ils soient Grecs ou Barbares, hommes, femmes ou enfants, tous à la fois, pauvres et riches, instruits ou non, sans exclure même le peuple des esclaves de son appel.

7. C'est que leur père, les ayant tous façonnés d'une seule substance et nature, les a naturellement jugés dignes tous ensemble d'une seule et encore égale faveur en faisant, à tous ceux qui veulent prêter l'oreille et qui s'ouvrent aisément à l'accueil de sa grâce, le don de la connaissance et de l'amour de Dieu.

8. C'est cet amour à l'égard de son propre Père que la parole du Christ est venue annoncer au monde entier, «car Dieu était dans le Christ et réconciliait le monde avec lui-même, sans leur tenir compte de leurs péchés», ainsi que l'enseignent les saintes Écritures. «Et, disant-elles, étant venu, il annonça l'heureuse nouvelle de la paix pour ceux qui étaient proches et pour ceux qui étaient loin.»

9. Depuis longtemps ces événements étaient prophétiquement annoncés au monde entier par des enfants des Hébreux que Dieu inspirait. L'un criait : «Elles se souviendront et se tourneront vers le Seigneur, les nations les plus éloignées de la terre et elles se prosterneront devant lui, toutes les races des peuples, parce que c'est le règne du Seigneur et qu'il domine sur les nations»; et encore : «Dites aux nations que le Seigneur a commencé son règne; il a redressé

l'univers et l'univers ne sera pas ébranlé.» L'autre déclarait : «Le Seigneur paraîtra parmi vous et il exterminera tous les dieux des nations de la terre et elles se prosterneront devant lui, chacune du lieu où elle habite.»

10. Ces événements que depuis longtemps les divins oracles avaient fait connaître se sont maintenant fait jour à nos propres yeux par l'entremise de l'enseignement de notre Sauveur Jésus Christ, et de fait, comme on peut le constater, le Verbe qui vient de descendre parmi nous du haut du ciel nous apporte cette connaissance de Dieu étendue à toutes les nations, depuis longtemps annoncée et attendue par ceux qui étaient au courant, montrant ainsi que les réalisations nées de ses actes s'accordent avec les paroles des anciens.

11. Aussi bien, pourquoi dans mon ardeur me précipiter et anticiper sur l'ordre logique des raisonnements intermédiaires, alors qu'il faut tout reprendre à la base et lever les obstacles dans leur totalité ? Certains, en effet, imaginent que le christianisme ne respecte aucune logique et que ceux qui revendiquent le titre de chrétien n'assurent leur croyance que sur une foi irrationnelle et un acquiescement sans examen; à les en croire, personne ne peut par une démonstration évidente fournir la preuve de la vérité de nos promesses et nos adeptes ne croient bon de s'intéresser qu'à la seule foi, ce qui leur vaut le nom de fidèles, motivé par leur foi sans discernement et sans examen. Dans ces conditions, il est naturel que, en m'attaquant à cette entreprise de démonstration évangélique, en guise de prélude à l'ensemble du sujet, j'estime devoir commencer par de brèves considérations sur les questions que peuvent en bonne logique se poser à notre égard les Grecs, les gens de la circoncision ainsi que tout homme qui soumet à un examen scrupuleux notre religion.

12. De cette manière, me semble-t-il, mon exposé se développera avec ordre jusqu'à une exposition plus complète de la démonstration évangélique et jusqu'à l'intelligence des dogmes d'une nature plus profonde, à condition que la préparation joue bien son rôle, servant de formation élémentaire et d'introduction et s'adaptant à ceux qui viennent de nous arriver des nations. Le lecteur, ce pas une fois franchi, moralement préparé à accueillir des enseignements plus hauts, recevra ensuite la connaissance exacte des notions essentielles de cette mystérieuse économie relative à notre Sauveur et Seigneur Jésus, Christ de Dieu.

13. Commençons donc la *Préparation* en présentant les propos qui nous seront en bonne logique tenus par les Grecs, les gens de la circoncision ainsi que tout homme qui soumet à un examen scrupuleux notre religion.

Des calomnies habituelles de nos détracteurs

Chapitre 2

1. Tout d'abord on peut légitimement demeurer perplexe sur notre qualité à nous qui nous sommes mis à écrire : Hellène ? Barbare ? Ou bien alors quelle variété intermédiaire pourrait bien exister ? Qui prétendons-nous être, non pas quant à la dénomination, qui est connue de tous, mais pour les moeurs et les principes moraux ? Car on ne nous voit ni penser comme les Hellènes, ni vivre comme les Barbares.

2. Que peut-il donc y avoir de spécial chez nous et en quoi avons-nous opéré une révolution dans la vie ?

Comment pourraient-ils n'être pas en tous points impies et athées ces gens qui ont renié les divinités ancestrales qui assuraient la cohésion de tout peuple et de toute cité ? Quelles belles espérances faut-il attendre de la part des gens qui se sont faits les adversaires et les ennemis de tout ce qui était salubre et qui ont repoussé leurs bienfaiteurs ? Aussi bien que sont-ils d'autre que des gens en lutte contre les dieux ?

3. De quel pardon seront-ils dignes, ceux qui se sont détournés des divinités que depuis toujours tous reconnaissent chez les Hellènes et les Barbares, dans les villes et les campagnes, dans toutes sortes de cultes, d'initiations et de mystères, aussi bien les rois, les législateurs ou les philosophes, et qui ensuite ont adopté dans le patrimoine des hommes ce qui était impie et athée ? A quel châtement ne serait-il pas légitime de les livrer, ces hommes qui ont déserté les moeurs ancestrales pour se faire les zélés des fables étrangères et universellement décriées des Juifs ?

4. Quoi ! N'est-ce pas le dernier degré de la perversité et de la versatilité que d'abandonner d'un coeur égal les institutions nationales pour adopter, avec une foi exempte de logique et d'examen, celles d'un peuple impie en guerre avec toutes les nations ? Et ne pas même s'en remettre au dieu lui-même qui est honoré chez les Juifs selon les traditions en usage

chez eux, mais tracer pour eux-mêmes un sentier nouveau et solitaire qui ne respecte ni les traditions des Hellènes ni celles des Juifs ?

5. Voilà donc les questions que pourrait se poser à notre égard un Hellène qui n'aurait aucune véritable connaissance ni de ses croyances ni des nôtres.

Mais les reproches pourraient bien venir aussi des fils des Hébreux : nous qui sommes étrangers de nation et de race, nous nous servons de leurs livres qui ne nous concernent en rien et, sans pudeur – comme ils pourraient dire –, sans vergogne, nous nous introduisons chez eux et nous usons de violence pour expulser de leurs institutions ancestrales des gens qui y sont chez eux et même de naissance.

6. Car, s'il peut bien y avoir un Christ annoncé prophétiquement, ils étaient Juifs en tout cas les prophètes annonciateurs de sa venue, qui de plus ont prédit qu'il viendrait comme libérateur et roi des Juifs et non pas des nations étrangères; et si les Écritures contiennent par ailleurs d'assez flatteuses perspectives, elles aussi sont exprimées à l'intention des Juifs et nous sommes malhonnêtes en les détournant de leur sens.

7. Et c'est agir inconsidérément que d'accueillir avidement les preuves qui convainquent ce peuple d'erreur et de taire en revanche les promesses de prospérité que mentionnent les prophéties; ou plutôt de les transférer de force sur soi-même, en se taillant ainsi tout bonnement une part indue et en se dupant, ni plus ni moins, soi-même.

8. Mais le plus absurde, c'est que, loin d'entourer leurs règles d'un respect analogue au leur, mais les transgressant ouvertement, nous revendiquons pour nous les récompenses d'une certaine valeur promises aux gardiens de ces lois.

Chapitre 3

1. Tels sont les problèmes qui en bonne logique se posent à nous au premier chef. Invoquons d'abord le Dieu de l'univers par l'intermédiaire de notre Sauveur, son Verbe, comme par l'intermédiaire d'un grand prêtre, et élucidons la première des questions proposées, après avoir préalablement démontré que ce sont des sycophantes ceux qui prétendent que nous n'avons rien à offrir par démonstration, mais que nous ne nous fondons que sur une foi irrationnelle.

2. Et la preuve, nous la trouvons dans la question même sans aller chercher bien loin, en la tirant soit des démonstrations que nous utilisons vis-à-vis de ceux qui viennent demander l'exposé de nos raisons et des réfutations que nous réservons à ceux qui nous combattent dans des études de caractère plus systématique, soit des discussions que nous avons à coeur de soutenir par écrit ou oralement, aussi bien à titre privé avec des particuliers qui nous questionnent que collectivement en nous adressant à tout un public :

3. On peut, ma foi, y ajouter le livre que nous composons et qui embrasse dans son ensemble la matière de la *Démonstration Évangélique*, dans laquelle mon présent propos annonce à l'humanité entière la bonne nouvelle de la grâce divine et de la bienfaisance céleste, en accréditant d'une manière plus logique et par un grand nombre d'évidentes démonstrations, l'économie relative à notre Sauveur et Seigneur Jésus, Christ de Dieu.

4. Assurément, beaucoup d'entre nos prédécesseurs déjà ont déployé par ailleurs une grande activité, soit en composant des réfutations et discussions de thèses dirigées contre nous, soit en éclairant les saintes Écritures par des commentaires interprétatifs et des explications détaillées, soit enfin en se faisant d'une manière plus polémique les champions de nos croyances;

5. mais la réalisation du projet que j'ai en chantier a sa place particulière.

Nous n'avons pas choisi sans examen de croire au Verbe Sauveur.

Le premier de tous, le divin apôtre Paul, repoussant les arguties trompeuses et sophistiques pour recourir aux démonstrations incontestables, déclare quelque part : «Et mon discours et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse des hommes; mais c'était une démonstration de l'esprit et de la puissance»; et il ajoute : «C'est bien de sagesse que nous parlons parmi les parfaits, mais non d'une sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde voués à la destruction; nous parlons d'une sagesse de Dieu demeurée cachée dans le mystère»; et encore : «C'est Dieu qui nous a qualifiés pour être les ministres d'une alliance nouvelle.»

6. Et tout naturellement il nous est ordonné à tous «d'être prêts à nous justifier auprès de quiconque nous demande raison de l'espérance qui est en nous».

D'où, sous la plume d'écrivains récents, ainsi que je l'ai dit, toutes ces démonstrations dont on peut prendre connaissance, pleines de sagesse et de clarté, appuyées de raisonnements logiques et portant sur notre doctrine, ces commentaires nombreux composés sur les saintes et divines Écritures et qui établissent par des démonstrations mathématiques la véracité et la rigoureuse exactitude de ceux qui dès l'origine nous communiquèrent l'exposé de la vraie religion.

7. Mais à quoi bon tous les discours, quand parlent d'elles-mêmes, avec plus de clarté encore, les actions dont jusqu'aujourd'hui nous distinctement le spectacle la divine et céleste puissance de notre Sauveur, en portant à tous les hommes l'heureuse nouvelle d'une vie divine et céleste ?

8. Par exemple, il a prédit que son enseignement serait proclamé sur toute la terre habitée comme un témoignage pour toutes les nations, et que l'Église qui dans la suite fut, par la vertu de son pouvoir, composée de toutes les nations, mais qui au temps de son incarnation n'était ni visible, ni établie, serait, ô prescience divine, invincible, soustraite à tout remous et toujours victorieuse de la mort; il a fait connaître qu'elle était fondée et qu'elle demeurerait inébranlable, assise et enracinée sur sa force comme sur un rocher inébranlable et infrangible; la réalisation de cette prophétie mieux que tout discours fermerait la bouche toujours ouverte de tous ceux qui sont disposés à répandre sans scrupule leurs impudences.

9. Qui irait nier la véracité de ces prévisions, alors que les actes élèvent ainsi la voix, ou peu s'en faut, pour dire que c'était la puissance de Dieu et non la nature humaine qui avait vu, avant qu'ils existassent, les événements tels qu'ils devaient se produire, qui les avait prédits et qui les avait accomplis ?

10. Et c'est un fait qu'elle a rempli toute la terre que regarde le soleil, la renommée de son évangile; elle a parcouru les nations; et, jusqu'à nos jours encore, les proclamations qui le concernent, grandissent, s'étendent conformément à ses déclarations.

11. Son Église expressément prédite se dresse, profondément enracinée et exaltée jusqu'aux voûtes du ciel par les prières d'âmes saintes et pieuses, de jour en jour chargée de gloire et faisant briller devant tous les regards le feu spirituel et divin de la piété, qu'il avait prêchée; et, loin de céder et de plier devant l'ennemi, elle ne recule même pas devant les portes de la mort par la vertu de cette seule parole qu'il avait proférée lorsqu'il avait dit : «Sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas sur elle».

12. Nous avons encore rassemblé mille autres traits, mille autres prophéties venues de notre Sauveur dans une composition particulière, où, après avoir placé en regard ses prédictions divines et les réalisations qui s'y rapportent, nous montrons l'incontestable vérité de nos croyances à son sujet.

13. Ajoutons à tout cela comme une non négligeable démonstration de la vérité de nos propositions le témoignage des Écritures des Hébreux dans lesquelles, des milliers et des milliers d'années auparavant, les prophètes des Hébreux, après avoir fait connaître la promesse de bonheur pour toute l'espèce mortelle, ont fait expressément mention du nom du Christ, ont prophétisé sa venue parmi les hommes et ont prédit le tour nouveau pris par son enseignement qui a pénétré toutes les nations, en annonçant l'incrédulité dont il serait l'objet, l'opposition du peuple juif, sa conduite à l'égard du Christ, et les calamités qui s'ensuivirent pour eux sur l'heure et sans tarder : je veux dire l'ultime siège de leur métropole royale et la destruction complète de leur royaume, ainsi que leur dispersion entre les nations, leur servitude sous leurs ennemis intérieurs et extérieurs. Et l'on a pu voir ces malheurs les frapper conformément aux prédictions, après la parousie de notre Sauveur.

14. A cet égard, qui ne serait frappé d'admiration en écoutant les prophètes eux-mêmes annoncer en termes lumineux et limpides, après la parousie du Christ et l'effondrement des Juifs, la vocation des Gentils, qui elle aussi, sur-le-champ, vint à se réaliser conformément aux prophéties, par l'entremise de l'enseignement de notre Sauveur ?

15. Grâce à lui, des milliers et des milliers d'hommes de toute race se détournèrent de l'erreur de l'idolâtrie pour accueillir la vraie connaissance et le vrai culte du Dieu de l'univers, confirmant à peu de chose près les oracles des anciens et, entre autres, essentiellement celui du prophète Jérémie qui avait dit : «Seigneur mon Dieu, à toi viendront les nations des extrémités de la terre et elles diront : Nos pères n'ont eu en partage que des idoles mensongères et ils n'en avaient aucun secours. Si l'homme doit se fabriquer des dieux, alors ils ne sont pas des dieux !»

Chapitre 4

1. Tout cela confirme donc la doctrine relative aux événements qui nous concernent : elle n'est pas le fruit de l'initiative humaine, mais elle est de source divine, prédite par vertu divine

dans des oracles consignés par écrit, et, par vertu bien plus divine encore, offerte à tous les hommes par la voix de notre Sauveur et d'autre part assurée et organisée par le bras de Dieu, au point de briller d'un vif éclat après avoir subi les assauts, durant tant d'années, des démons invisibles et des princes visibles qui se manifestèrent successivement, et au point de se faire remarquer et de s'accroître de jour en jour et de prendre beaucoup plus d'ampleur; car l'assistance que le Dieu de l'univers prêtait d'en-haut conférait à l'enseignement et à la prédication de notre Sauveur un caractère invulnérable, invincible, irrésistible en face des ennemis.

2. Et ce qui de soi-même découla pour tous les hommes non seulement des discours explicites (de ce Sauveur) mais aussi d'une force cachée, et les mena à une vie meilleure, n'est-ce pas preuve de sa force divine ?

Car c'était le fait d'une force divine et mystérieuse que de voir en même temps que sa Parole et en accord avec ce qu'il enseignait sur la monarchie du seul Dieu de l'univers, la race humaine délivrée à la fois de l'action trompeuse des démons et de la multiplicité des gouvernements des nations.

Ce n'est pas sans discernement que nous accueillons opportunément une foi liée aux plus grands avantages.

3. Ce qui est sûr, c'est que par le passé on voyait dans chaque nation mille rois et chefs locaux gouverner dans les cités et les territoires; les unes étaient gouvernées démocratiquement, les autres par des tyrans, dans les autres le pouvoir était partagé entre plusieurs et, comme il est naturel, toutes sortes de guerres naissaient de cette situation, car les peuples se ruèrent contre les peuples et continuellement se portaient contre leurs voisins, pillaient et étaient pillés, et allaient s'assiéger les uns les autres, si bien que pour ces raisons tous les habitants des villes, les paysans des campagnes, en corps, apprenaient dès l'enfance à faire la guerre, et ils ne circulaient qu'en armes sur les grand-routes, dans les villages et la campagne.

4. Mais, lorsque parut le Christ de Dieu, dont les prophètes avaient depuis longtemps annoncé : «En ces jours se lèvera la justice et une paix profonde»; et : «De leurs glaives ils forgeront des socs et de leurs lances des faux, et une nation ne prendra plus l'épée contre une autre et ils n'apprendront plus à faire la guerre», les faits ont suivi, conformes aux prédictions. Par exemple, la division du pouvoir chez les Romains disparut du fait qu'Auguste avait établi une monarchie au moment même de l'apparition de notre Sauveur. Depuis lors et jusqu'à nos jours, on ne peut pas voir, comme auparavant, des cités faisant la guerre aux cités, un peuple combattant contre un peuple, ni l'existence des hommes s'épuisant dans la confusion d'autrefois.

5. Et comment ne pas être saisi d'admiration en considérant les causes de cette transformation : autrefois, quand les démons tyrannisaient toutes les nations et que le culte qu'ils recevaient des hommes s'étendait largement, les hommes étaient, sous l'aiguillon des dieux eux-mêmes, excités à s'entre-tuer à la guerre, au point que tantôt les Grecs combattaient contre les Grecs, tantôt les Égyptiens contre les Égyptiens, les Syriens contre les Syriens et les Romains contre les Romains, et ils se jetaient réciproquement dans l'esclavage, s'épuisaient en sièges, ainsi qu'en témoignent les histoires d'autrefois qui les concernent; mais avec la prédication pleine de piété et très pacifique de notre Sauveur s'opéra la destruction de l'erreur polythéiste et les dissensions entre les nations virent cesser les fléaux de jadis. Et je crois trouver là essentiellement une preuve fondamentale de la puissance divine et mystérieuse de notre Sauveur.

6. Mais l'utilité qui se manifeste dans ses discours, on en trouverait le signe éclatant en considérant comment ce qui n'avait encore jamais eu lieu dans l'histoire, qu'aucun homme illustre du passé n'avait réalisé, est sorti de ses seules paroles, de son enseignement transmis à toute la terre : les coutumes de toutes les nations sont équitables, elles qui étaient auparavant bestiales et barbares; ainsi les Perses n'épousent plus leur mères, s'ils sont devenus ses disciples, les Scythes ont abandonné l'anthropophagie à cause de la parole du Christ qui est venue jusqu'à eux. On ne voit plus les autres races des Barbares s'unir incestueusement à leurs filles ou à leurs soeurs, des hommes brûler pour des hommes et s'engager dans la voie des plaisirs contre nature, ni jeter aux chiens ni aux oiseaux leurs morts, quand auparavant ils s'adonnaient à ces pratiques, ni vouer les vieillards comme par le passé à la strangulation, ni se repaître des chairs de leurs morts les plus chéris selon l'usage ancien, ni célébrer des sacrifices humains aux démons comme à autant de dieux à l'instar des anciens, ni égorger les personnes les plus chères en y voyant un geste de piété.

7. Car c'étaient là, et dans mille autres pratiques analogues, les coutumes qui souillaient l'existence des humains. «L'histoire rapporte que les Massagètes et les Derbices regardaient

comme très malheureux ceux de leurs proches qui mouraient d'une mort naturelle. C'est pourquoi, prenant les devants, ils sacrifiaient et dévoraient leurs êtres chers quand ils étaient vieux. Les Tibarènes jetaient vivants dans un précipice leurs vieillards les plus proches; les Hyrcaniens et les Caspiens les jetaient aux oiseaux et aux chiens, les premiers morts, les autres vivants; les Scythes enterraient vivants et égorgaient sur les bûchers ceux que les morts chérissaient particulièrement; et les Bactriens jetaient vivants aux chiens leurs vieillards.»

8. Mais c'était autrefois; aujourd'hui il n'en est plus de même, la seule loi salvatrice de la puissance évangélique a dissipé la lèpre bestiale et inhumaine de toutes ces pratiques.

9. Ne plus considérer comme des dieux les statues mortes et muettes, ou les mauvais démons qui en elles exercent leur pouvoir, ou des éléments du monde visible, ou les âmes des mortels depuis longtemps défunts, ou les plus malfaisants des animaux privés de raison, mais à la place de ces croyances voir, par l'effet du seul enseignement évangélique de notre Sauveur chez les Grecs comme chez les Barbares, tous ceux qui sont attentifs à sa parole sincèrement et sans feinte s'élever à ce degré supérieur de philosophie de ne plus adorer, célébrer et reconnaître pour Dieu que le Dieu suprême, transcendant lui-même à l'univers, Souverain et Maître du ciel et de la terre, Créateur du soleil, des astres et du monde entier; les voir apprendre à vivre avec assez de rigueur pour se contrôler jusque dans leurs regards, et ne concevoir aucune pensée déréglée née d'un coup d'oeil concupiscent, mais extirper de l'esprit lui-même jusqu'à la racine de toute passion infâme : comment croire que tout cela ne contribuerait pas à mener l'humanité entière vers une vie bonne ?

10. et que, bien loin de se parjurer, on n'ait même pas besoin de serment, car de lui on a appris à ne jurer absolument pas, mais à être en tout franc et loyal, à tel point qu'on se contente du oui ou du non en garantissant ainsi une résolution plus fortement que par aucun serment; que l'on ne se laisse pas aller, même dans les paroles les plus simples ou dans les rapports mutuels; mais que l'on soit strict jusque dans ces activités au point de ne laisser échapper ni mensonge, ni injure, ni parole vile ou inconvenante, pour obéir ici encore à ce commandement, où il dit : «Vous rendrez compte de toute parole inutile au jour du Jugement» : cette attitude, à quel degré sublime de vie philosophique n'est-elle pas liée ?

11. Et, en observant en général cette infinité d'hommes et de femmes et d'enfants, de serviteurs et d'hommes libres, de gens obscurs et de gens illustres, et encore de Barbares en même temps que de Grecs, en tout lieu, toute ville, toute contrée, dans tous les peuples sous le soleil se pressant en masse pour qu'on leur délivre des enseignements du genre de ceux que nous avons reçus récemment, et prêtant l'oreille à des discours qui les persuadent de dominer non seulement leurs initiatives désordonnées, mais encore les mouvements vils de l'esprit, et le ventre et ce qui est au-dessous du ventre; en observant l'attitude de tout le genre humain recevant une éducation divine et pieuse, en apprenant à supporter avec une noble et profonde dignité les brimades des agresseurs et à ne pas se défendre contre la bassesse par des procédés du même niveau, à se montrer supérieur aux impulsions, à la colère, aux appétits furieux, et, bien entendu, à partager ses biens avec les pauvres et les nécessiteux, à accueillir tout homme comme un semblable et à reconnaître en celui qui est tenu pour étranger, un parent et un frère selon la loi de nature;

12. en rassemblant par la pensée toute cette somme de constatations, comment ne pas avouer que notre parole a apporté à tous les hommes en bonne nouvelle les biens les plus considérables, les biens authentiquement bons, et qu'elle a procuré à la vie des humains le facteur directement essentiel pour son amélioration ?

13. Et quelle sorte de résultat cela te pareil être que d'écarter tout le genre humain, non seulement les Grecs mais les Barbares les plus sauvages, et ceux qui habitent dans les contrées les plus lointaines, de la bestialité monstrueuse et de le préparer à recevoir les croyances philosophiques ?

14. par exemple, celles qui concernent l'immortalité de l'âme et la vie réservée auprès de Dieu après le départ d'ici-bas, aux hommes chers à Dieu, cette vie pour laquelle ils se sont exercés à mépriser notre existence passagère, au point de faire voir des enfants dans ces hommes autrefois renommés pour leur philosophie, et un jeu dans cette mort dont on parle tant et qui revient comme un refrain dans la bouche des philosophes; car chez nous des femmes, de tout jeunes enfants, des Barbares et des gens de peu – selon l'apparence –, aidés par la puissance et l'assistance de notre Sauveur, ont montré, par l'exemple plus que par les discours, que la doctrine de l'immortalité de l'âme était vraie.

15. D'autres traits encore : le fait que tous les hommes universellement, dans toutes les nations, apprennent, par les enseignements de notre Sauveur, à penser sainement et solidement en ce qui concerne la Providence de Dieu, et à savoir qu'elle veille sur toute chose; que toute âme

soit informée de la doctrine relative au tribunal et au jugement divins et qu'elle vive d'une manière réfléchie en se gardant des comportements pervers.

Chapitre 5

1. Mais l'essentiel du service primordial et éminent que nous a rendu la Parole de salut, on peut le concevoir en considérant l'erreur superstitieuse de l'antique idolâtrie, où s'était abîmée jadis, avant notre époque, la totalité de l'espèce humaine sous la fatale emprise des démons et dont elle a tiré, par une divine puissance, Hellènes et Barbares comme de ténèbres opaques, pour les mener tous au jour spirituel et lumineux de la vraie piété qui s'adresse au Dieu souverain.

2. Pourquoi alors prolonger ces efforts pour démontrer que nous ne nous sommes pas voués à une foi sages et profitables, qui portent en elles la forme de la vraie religion, alors que l'ouvrage que nous entreprenons traite précisément de ce sujet même dans son ensemble ? Nous engageons et nous exhortons ceux qui sont à même de suivre une démonstration logique, à se soucier de raisonner, à accueillir dans un esprit surtout logique les démonstrations de nos doctrines, et à «être prêts à se justifier auprès de quiconque nous demande raison de l'espérance qui est en nous».

3. Mais tout le monde n'est pas de cette force; c'est pourquoi comme le Verbe divin est bienveillant envers l'humanité et n'écarte d'aucune façon qui que ce soit, mais soigne tout homme avec des remèdes appropriés et appelle les gens ignorants et sans éducation à réformer leurs moeurs, il est naturel que, en introduction, nous conduisions comme par la main vers une vie religieuse les débutants trop ignorants, femmes, enfants, et la masse du troupeau et que nous prenions la foi salutaire comme un remède, en leur inculquant de justes croyances pour ce qui concerne la Providence divine, l'immortalité de l'âme et la vie vertueuse.

4. Ne voyons-nous pas ainsi, dans le cas des hommes qui soignent les maladies du corps scientifiquement, qu'eux-mêmes ont acquis les méthodes médicales par une longue pratique et une longue formation et qu'ils exercent rationnellement, mais que ceux qui viennent se faire soigner s'en remettent à eux, poussés par la foi et par l'espérance d'une amélioration, et qu'ils n'ont aucune connaissance exacte des théories scientifiques, mais qu'ils se mettent sous la dépendance exclusive d'un espoir de santé et d'une foi ?

5. Et le meilleur des médecins se présente à eux et leur dicte avec compétence en maître souverain ce qu'il faut éviter et ce qu'il convient de faire, et le patient obéit comme à un souverain et à un législateur, assuré que les prescriptions lui seront profitables.

6. De même encore, les étudiants reçoivent de leurs maîtres des enseignements qui les forment, parce qu'ils se persuadent que ces connaissances leur seront un bienfait; oui certes, personne ne s'appliquerait à la philosophie avant d'être persuadé que ses leçons lui seront utiles. Et l'un est spontanément allé à l'épicurisme, l'autre suit la règle de vie cynique, tel veut philosopher selon Platon, tel autre selon Aristote, tel autre encore prise avant tout le stoïcisme, et c'est l'espoir d'une amélioration et la foi qui ont guidé chacun dans le choix de ce qu'il a considéré comme devant lui être profitable.

7. De la même manière encore, les hommes se livrent aux arts intermédiaires et certains à la vie militaire, d'autres à celle du commerçant parce qu'ils ont, là encore, ajouté foi à l'idée que cette occupation leur donnerait les moyens de vivre. Et dans les mariages encore, les premières rencontres et l'espoir partagé d'avoir des enfants ont leur origine dans une foi de bon aloi.

8. Quelqu'un encore navigue-t-il vers l'inconnu ? Il n'a pour se garantir d'autre ancre de salut que la seule foi et la belle espérance; et cet autre à son tour travaille la terre et, ayant jeté la semence, s'assied en attendant le changement de saison, avec la foi que la semence, qui a dépéri dans le sol et que des déluges de pluie ont fait disparaître, ressuscitera à nouveau comme d'entre les morts; et celui qui se prépare pour un grand voyage loin de chez lui à l'étranger, lui aussi, prend avec lui comme deux bons guides l'espérance et la foi.

9. Qu'y a-t-il donc d'autre à comprendre, sinon que toute la vie humaine est accrochée à ces deux sentiments, l'espérance et la foi ? Et alors pourquoi s'étonner si les leçons les plus élevées dans l'ordre de l'âme sont délivrées par l'entremise de la foi à ceux à qui il n'est pas loisible d'être instruits par une voie plus rationnelle et en détail, tandis que les autres peuvent entrer dans les raisonnements eux-mêmes et prendre connaissance des démonstrations de ce que l'on veut communiquer ?

10. Mais après ces brefs exercices préliminaires qui n'étaient pas sans utilité, venons-en au premier grief qu'on nous adresse. Nous allons répondre à ceux qui nous ont demandé qui nous sommes et d'où nous venons.

Ce n'est pas sans une sage argumentation que nous avons abandonné l'erreur superstitieuse de nos pères.

Grecs de race, Grecs de sentiment, venus de toutes sortes de peuples pour former comme les troupes d'élite d'une armée nouvellement levée, nous sommes déserteurs de la superstition de nos pères; cela, nous ne saurions nous-mêmes le nier. Mais il y a plus : bien que nous nous appliquions aux livres des Juifs et que nous constituions la plus grande partie de notre doctrine avec leurs prophéties, nous n'estimons plus souhaitable de vivre à la manière des gens de la circoncision; cela encore, nous pouvons le reconnaître spontanément.

11. Ainsi donc, le moment est venu de nous en expliquer. Comment pourrions-nous paraître avoir bien fait d'abandonner les traditions de nos pères, si ce n'est en les produisant d'abord elles-mêmes et en les plaçant sous les yeux des lecteurs ? Ainsi en effet la puissance divine de la démonstration évangélique apparaîtrait au grand jour, si l'on mettait sous le regard de tous la liste des maux dont elle annonce la guérison, et leur nature.

12. Comment apparaîtrions-nous fondés à suivre les textes des Juifs sans avoir aussi démontré leur vertu ? De même, il serait bon d'exposer la raison qui nous fait repousser leur manière de vivre tout en respectant leurs Écritures, et enfin ce qu'est la doctrine de l'idée évangélique et ce qu'on pourrait appeler proprement le christianisme, qui n'est ni l'hellénisme ni le judaïsme, mais une nouvelle et véridique science divine qui, par sa dénomination même, met en avant sa nouveauté.

13. Examinons donc avant toute chose les théologies les plus anciennes et surtout celles de nos propres pères, qui de nos jours encore sont ressassées dans toutes les cités, et les graves assertions des grands philosophes sur la constitution de l'univers et sur les dieux, pour voir si nous avons eu raison, ou non, de nous séparer d'eux.

14. Et ce ne sont pas mes paroles que j'emploierai pour exposer ce que je veux faire connaître, mais celles de ceux mêmes qui ont été le plus zélés dans la piété envers leurs prétendus dieux, afin que mon développement échappe à tout soupçon d'invention.

Chapitre 6

1. Ainsi donc, selon la tradition, ce sont les phéniciens et les Égyptiens qui, les premiers de tous les hommes, ont divinisé le soleil, la lune et les astres et ont désigné en eux les seules causes de la création de l'univers et de sa destruction, puis ont mis en circulation les divinisations et les théogonies célébrées chez tous les hommes.

2. Avant celles-ci, personne ne connaissait rien de plus que ce qui apparaît dans le ciel, à l'exception d'un petit nombre de gens dont les Hébreux mentionnent le souvenir; ceux-ci, dépassant tout le visible par le regard très pur de la réflexion, ont vénéré le Créateur du monde et l'Artisan de l'univers, confondus d'admiration à son égard à cause de toute la sagesse et de toute la puissance que ses oeuvres leur permirent d'imaginer, et, convaincus qu'il était seul Dieu, à lui seul naturellement ils donnèrent ce titre, se transmettant de père en fils et conservant avec respect cette véritable et première et seule religion.

3. Mais le reste des hommes, exclus de cette seule véritable religion, frappés d'admiration avec leurs yeux de chair comme des âmes enfantines devant les flambeaux du ciel, leur donnèrent le titre de dieux et les honorèrent par des sacrifices et des génuflexions, sans construire de temples ni fabriquer de statues de pierre ou de bois à l'image des mortels, mais en élevant leurs regards vers l'éther ou vers le ciel lui-même et en cherchant, par la force de leurs âmes, à atteindre ce qui y est visible.

4. Mais l'erreur polythéiste ne s'en tint pas là, dans les générations qui suivirent; poussant plus avant vers l'abîme du mal, elle rendit l'impiété plus forte que l'athéisme; les Phéniciens, puis les Égyptiens furent les initiateurs de cette erreur : c'est à ces peuples que, dit-on, Orphée fils d'Œagre emprunta les mystères des Égyptiens pour les transmettre le premier aux Hellènes, de même que Cadmos apportait de son côté à ces derniers les mystères phéniciens en même temps que la connaissance de l'écriture; car les Hellènes ne connaissaient pas encore à cette époque l'usage de l'écriture.

5. Nous examinerons donc en premier lieu les éléments de la première cosmogonie, comme l'ont conçue les gens dont nous parlons, puis ce qui concerne la première et plus ancienne superstition de l'espèce humaine; en troisième lieu, les conceptions des Phéniciens; en quatrième lieu, celles des Égyptiens; après quoi, en cinquième lieu, distinguant dans celles des Grecs, nous observerons d'abord chez eux aussi leur erreur antique, la mythique, puis leur philosophie religieuse plus sérieuse et plus physique, et ensuite nous pousserons jusqu'à la

doctrine qui concerne leurs merveilleux oracles; après quoi nous examinerons aussi les éléments sérieux de la noble philosophie des Grecs.

6. Tous ces points une fois étudiés en détail, nous passerons aux doctrines des Hébreux, des premiers et véritables Hébreux, et de ceux qui, après cela, prirent le nom de Juifs. Ensuite de tout cela, comme pour sceller l'ensemble, nous présenterons nos doctrines.

7. Nous serons nécessairement amené à rappeler l'histoire de tous ces peuples, afin que la preuve de la vérité soit administrée par la présentation de ce que chaque cas comporte de remarquable et que le lecteur puisse apercevoir clairement quelles sortes de doctrines nous avons rejetées et pour quelle sorte de choix.

8. Mais passons au premier point. Sur quelles garanties fonderons-nous nos démonstrations ? non certes sur nos ouvrages, pour que de l'humanité notre méthode ne paraisse pas complaisante à notre doctrine. Produisons comme témoins parmi les Grecs eux-mêmes ceux qui se piquent de philosophie et qui ont soigneusement étudié le reste de l'histoire des nations.

9. Or l'histoire de l'ancienne théologie des Égyptiens, nous la trouvons relatée depuis ses débuts chez Diodore de Sicile, l'auteur le plus connu des érudits hellènes pour avoir rassemblé en un seul ouvrage toute la bibliothèque historique. C'est par lui que je commencerai en transcrivant ce qu'il a réuni, au début de son ouvrage, sur la cosmogonie universelle, en rapportant les opinions des anciens de la manière qui suit.

De la cosmogonie attribuée aux Grecs.

Chapitre 7

1. «Pour les idées que les premiers initiateurs du culte divin se firent des dieux ou des mythes relatifs à chacun des immortels, nous essaierons d'en traiter la plus grande part dans une composition séparée, car ce sujet exige de longs développements; mais tout ce qui nous semble être en rapport avec l'histoire que nous entreprenons, nous le présenterons en résumé pour que rien ne laisse à désirer de ce qui mérite d'être transmis.

2. Pour ce qui est de l'origine de tous les hommes et ce qui s'est fait dans les parties connues de la terre, nous le décrirons exactement, autant qu'il est possible pour des événements aussi anciens, en commençant par les temps les plus reculés.

3. Sur la première naissance des hommes, on trouve deux systèmes d'explications chez les plus autorisés des physiciens et des historiens. Ceux d'entre eux qui ont soutenu qu'il n'y a ni création ni destruction du monde ont également professé que la race des hommes existe de toute éternité et qu'il n'y a jamais eu de commencement à leur génération. Ceux qui ont pensé que le monde comportait création et destruction ont affirmé que, de la même façon, l'humanité avait connu une première naissance à une date déterminée.

4. En effet, selon l'organisation qu'avait l'univers à l'origine, le ciel et la terre n'avaient qu'une même forme, car leurs natures étaient confondues; mais ensuite les corps se distinguèrent les uns des autres; l'univers reçut l'organisation que nous lui voyons; l'air fut doué d'une agitation perpétuelle; et sa partie enflammée se massa dans les espaces les plus élevés, car cette sorte de nature est portée à monter à cause de sa légèreté; pour cette raison, le soleil et la multitude des autres astres furent pris dans le tourbillon d'ensemble, la partie fangeuse et bourbeuse, mêlée aux parties humides, se regroupa en raison de son poids. Roulant sur elle-même et se condensant, elle forma de ses parties humides la mer, de ses parties les plus solides la terre, fangeuse et tout à fait molle.

5. Mais, sous la chaleur du feu qui entoure le soleil, la terre se solidifia; puis, comme sa surface sous l'action de la chaleur entra en fermentation, certaines des parties humides se gonflèrent en maints endroits et il se produisit autour d'elles des points de décomposition entourés de légères membranes, comme il est donné d'en voir de nos jours encore dans les étangs et les lieux marécageux lorsque, dans une zone desséchée, soudain s'élève un air chaud sans qu'il y ait eu de transition.

6. Les parties humides recevant la vie sous l'effet de la chaleur, comme on vient de le dire, se nourrissent la nuit de la vapeur qui tombe de l'atmosphère; le jour elles sont durcies par la chaleur; en fin de compte, lorsque cette gestation eut atteint son complet développement et que les membranes eurent été brûlées et se furent déchirées, naquirent toutes sortes de types d'animaux.

7. Ceux qui avaient pris une plus grande part de chaleur montèrent vers les hauteurs, ayant reçu des ailes; ceux qui étaient liés à un mélange de nature terreuse furent comptés au

nombre des serpents et des animaux terrestres; ceux enfin qui participaient surtout de la nature humide se rassemblèrent dans un lieu de même nature et prirent le nom de poissons.

8. La terre, se solidifiant de plus en plus sous l'action du feu solaire et des vents, finit par ne plus produire aucun animal de la catégorie des plus grands et chaque groupe d'êtres vivants se reproduisit par des unions entre eux.

9. Il semble que, sur la nature de l'Univers, Euripide ne va pas contre ce que nous venons de dire, lui qui est l'élève du physicien Anaxagore. Dans sa *Mélanippe* il écrit :

«Ainsi le ciel et la terre constituaient une forme unique,
Mais, lorsqu'ils se séparèrent l'un de l'autre,
Voici qu'ils se mettent à tout enfanter
Et produisent au jour arbres, oiseaux, bêtes, et ce que
Nourrit la mer, et la race des mortels.

10. Voilà ce que nous avons recueilli sur la genèse de l'univers. Mais ceux des hommes qui avaient été engendrés au début vécurent, dit-on, d'une existence sans règle, comme animale et dispersée; ils allaient dans les pâturages et se jetaient sur l'herbe la plus comestible et les fruits qui viennent d'eux-mêmes sur les arbres; en butte aux assauts des bêtes sauvages, l'intérêt leur apprit à se porter secours mutuellement; et, se groupant sous l'effet de la crainte, ils commencèrent peu à peu à connaître mutuellement leurs caractéristiques.

11 . Leur langage était indistinct et confus; petit à petit ils distinguèrent les mots et, convenant entre eux de signes relatifs à chaque objet, ils rendirent intelligible l'expression de toute chose.

12. De telles institutions s'étant organisées à travers toute la terre habitée, tous n'avaient pas le même langage, car chaque groupe avait déterminé ses modes d'expression à sa manière; c'est pourquoi il existe diverses sortes de langage et les premières organisations établies furent à l'origine de toutes les nations.

13. Les premiers des hommes, comme aucune des inventions utiles à l'existence n'avait eu lieu, menaient une vie pénible, sans vêtements, sans usage d'habitation ni de feu, absolument ignorants d'une alimentation tirée de la culture. Et, comme ils ne savaient pas amasser les fruits sauvages, ils ne faisaient aucune réserve pour les disettes. C'est pourquoi ils mouraient en grand nombre pendant l'hiver, tant de froid que de manque de nourriture.

14. Mais par la suite l'expérience leur apprit peu à peu à se réfugier en hiver dans les cavernes et à mettre de côté les fruits qui pouvaient se conserver. Une fois connus le feu et les autres commodités, petit à petit ils découvrirent aussi les autres arts et tout ce qui peut encore aider à la vie commune.

15. En effet, ce fut en toute chose le besoin lui-même qui servit généralement de maître aux hommes, montrant de façon appropriée la voie de toute connaissance à un animal bien doué, qui possédait des mains aptes à le servir en tout, une raison et une faculté intelligente dans son âme. Sur les premières origines de l'homme et la vie des premiers âges nous nous en tiendrons là puisque nous recherchons de justes proportions.»

16. Voilà tout ce que dit notre auteur, sans même mentionner le nom de Dieu dans sa cosmogonie et en présentant l'organisation de l'univers comme en quelque sorte contingente et spontanée. On trouverait d'accord avec lui la plupart des philosophes de la Grèce. Je vais te soumettre présentement leurs opinions relatives aux principes, leurs divergences et leurs désaccords, qui tous sont fondés sur de pures conjectures et non sur la directe perception de l'objet; je les extrais des *Stromates* de Plutarque. Pour toi examine, non pas superficiellement mais à loisir et de manière réfléchie, le désaccord qui divise les penseurs en question.

Des désaccords qui règnent entre les «physiciens» sur les Principes : [opinions des philosophes sur la constitution de l'Univers;] c'est après examen critique que nous nous séparons d'eux.

Chapitre 8

1. «Le premier de tous, dit-on, Thalès, déclare que le principe de tout l'univers réside dans l'eau; c'est d'elle que proviennent toutes choses et vers elle qu'elles vont.

2. Après lui, Anaximandre, qui fut un compagnon de Thalès, déclare que l'infini porte en lui la cause d'ensemble de la création et de la destruction de l'univers; c'est de lui, affirme-t-il, que les cieux se sont séparés, et, en général, les mondes qui, pris dans leur ensemble, sont infinis. Il professait que la destruction de l'univers et, bien avant elle, sa genèse (car tous ces éléments

subissent une série de cycles) proviennent de l'éternité infinie. Il déclare que la terre affecte la forme d'un cylindre et qu'elle a une hauteur égale au tiers de sa largeur. Il dit que le principe générateur du chaud et du froid, qui existe de toute éternité, est devenu distinct lors de la création de ce monde et qu'il s'est formé une sphère, faite de cette flamme répandue dans l'air autour de la terre, comme l'écorce autour de l'arbre. Cette sphère s'étant déchirée et s'étant reconstituée en formant des globes, c'est ainsi que furent créés le soleil, la lune et les astres. Il dit aussi qu'à l'origine l'homme naquit d'êtres d'une autre espèce; la preuve en est que les autres trouvent rapidement leur nourriture par eux-mêmes, tandis que, seul, l'homme a besoin durant longtemps d'être alimenté. C'est pourquoi, dans les origines aussi, il n'aurait pas pu être préservé s'il avait été tel. Voilà ce que dit Anaximandre.

3. Anaximène, à ce qu'on dit, déclare que le principe de l'univers, c'est l'air et que cet air est, comme substance, infini mais qu'il est limité par les qualités qui s'attachent à lui, et toutes choses sont nées par une certaine condensation et un certain relâchement de l'air. Le mouvement existe de toute éternité. C'est parce que l'air a été comprimé qu'a été d'abord créée, selon lui, la terre et qu'elle était très large. C'est pourquoi on peut comprendre qu'elle était portée sur l'air. Et le soleil, la lune et les autres astres tiennent le principe de leur création de la terre. Il professe justement que le soleil est une terre et que c'est de son mouvement rapide qu'il a tiré de plus, et en quantité tout à fait suffisante, sa chaleur.

4. Xénophane de Colophon, qui a suivi une route tout à fait particulière et qui l'écarté de tous ceux dont j'ai parlé, ne laisse subsister ni création, ni destruction, mais déclare que l'univers est toujours semblable à lui-même, car si le monde avait une origine, nécessairement avant sa naissance il ne serait pas. Or le non-être ne saurait venir à exister; le non-être ne saurait créer quoi que ce soit; et du non-être ne saurait naître quoi que ce soit. Il professe aussi que les sensations sont mensongères et, en général, en même temps que leur procès, il fait aussi le procès de la raison elle-même. Il professe encore que, s'affaissant avec le temps, dans un mouvement continu et insensible, la terre s'abîme dans la mer. Il dit encore que le soleil est formé de la concentration d'une multitude de petits foyers. Il parle aussi des dieux comme s'ils ne connaissent entre eux aucune autorité, car il est impie qu'un dieu soit soumis à un maître et aucun d'eux n'a besoin d'absolument personne; ils écoutent et ils voient sur un plan d'ailleurs général et sans entrer dans le détail. Il déclare encore que la terre est infinie et qu'elle n'est pas entourée dans toutes ses parties par l'air, et que tout vient de la terre; le soleil, dit-il, et les autres astres proviennent des nuages.

5. Parménide d'Élée, compagnon de Xénophane, tantôt fit siennes les opinions de celui-ci, tantôt en prit le contrepied. En effet, pour lui, l'Univers est éternel et soustrait au mouvement dans la réalité des choses. Car il est «unique, c'est un produit unique et immobile et non créé;» et la création fait partie des croyances fondées sur des préjugés mensongers. Enfin, il exclut les sensations de la vérité. Il déclare que, s'il existe quelque chose en dehors de l'être, ce n'est pas là quelque chose qui est; mais que ce qui n'est pas n'existe pas dans l'univers. Ainsi il n'admet l'être qu'incrée, et il dit que la terre s'est constituée par suite de la précipitation de l'air dense.

6. Zenon d'Élée n'a rien exposé qui lui soit propre, mais sur ces sujets il a manifesté plus de doute encore.

7. Démocrite d'Abdère a supposé l'univers infini, parce que cet univers n'est l'ouvrage de personne; il le dit aussi immuable; et d'une manière générale il expose en termes exprès que, à en juger d'après ce qu'est le tout, les causes de ce qui se produit maintenant n'ont aucun principe mais que, aussi loin que l'on remonte depuis un temps sans limite, toutes choses du passé, du présent et de l'avenir sont liées d'avance par la nécessité. Le soleil et la lune, eux, sont des créations; ils ont été entraînés, chacun de son côté, alors qu'ils n'avaient pas le moins du monde encore une nature chaude ni simplement brillante, mais au contraire une nature parfaitement semblable à celle de la terre. Car chacun d'eux a été d'abord créé par une disposition particulière de l'univers et c'est ensuite, comme la sphère du soleil s'agrandissait, que le feu s'est installé en lui.

8. Épicure d'Athènes, fils de Néoclès, essaie de réduire l'effervescence qui entoure le problème religieux; mais il dit encore que rien ne provient du non-être, que le tout a toujours été tel et le sera toujours; que rien de nouveau ne se réalise dans le tout par rapport au temps infini qui s'est déjà écoulé, que le tout est un corps non seulement immuable mais infini, et que la fin de tous les biens c'est le plaisir.

9. Selon Aristippe de Cyrène, la fin des biens c'est le plaisir, celle des maux la douleur, mais il exclut toute autre étude de la nature en disant que seule est utile la recherche qui porte sur : «Ce qui se produit de bon et de mauvais à la maison.»

10. Empédocle d'Agrigente distingue quatre éléments : feu, eau, éther et terre; et leur cause : l'amour et la discorde. Il dit que, du mélange premier des éléments, c'est l'air qui s'est séparé et qui s'est répandu à l'entour; après l'air, le feu s'en est dégagé et, n'ayant pas d'autre emplacement, il s'est élevé sous l'action de la glace qui est autour de l'air. Il y a, en cercle autour de la terre, deux hémisphères : l'un uniquement de feu, l'autre composé d'un mélange d'air et d'un peu de feu, qu'il pense être la nuit. L'origine du mouvement est de s'être produit au moment de la condensation (des éléments), sous la pesée exercée par le feu. Le soleil dans sa nature n'est pas feu, mais réfraction de feu analogue à celle qui se produit dans l'eau. La lune, dit-il, de son côté est formée par l'air laissé par le feu, car cet air s'est figé de la même manière que la grêle; la lumière, elle la tient du soleil. Le principe directeur (d'après Empédocle) n'est ni dans la tête ni dans la poitrine, mais dans le sang; d'où il découle que c'est selon l'étendue du corps où le principe directeur est répandu que s'affirme, pense-t-il, la supériorité des hommes.

11 . Métrodore de Chios déclare que le Tout est éternel; que, s'il était créé, il le serait à partir du non-être; qu'il est infini parce qu'éternel, car il n'a pas de principe duquel il ait pu provenir, ni de limite, ni de fin. Mais le Tout ne participe à aucun mouvement. Car il est impossible de se mouvoir sans se déplacer; or, nécessairement, on se déplace soit vers le plein, soit vers le vide. L'air en se condensant donne les nuages, puis l'eau, qui, en tombant sur le soleil, l'éteint; puis, en se raréfiant à nouveau, il le rallume. Avec le temps, le soleil se solidifie en se desséchant et il forme les astres à partir de l'eau limpide, il produit la nuit et le jour en s'éteignant et se rallumant, et il est la cause générale des éclipses.

12. Diogène d'Apollonie suppose comme élément l'air : tout est en mouvement et les mondes sont infinis. Voici sa cosmogonie : le tout étant en mouvement et donc se raréfiant ou se concentrant par place, là où prédomine la concentration, l'air produit une formation agglomérée; et ainsi ce qui reste, selon le même processus, la partie la plus subtile, occupe la région haute et produit le soleil.»

13. Telle est la conception que se font de l'organisation de l'univers et de la création première du monde les sages grecs, ceux que l'on appelle physiciens et philosophes; ils n'ont pas supposé un créateur ou un fabricant de l'Univers et ils n'ont même pas fait la moindre mention de Dieu; mais c'est uniquement à un mouvement dépourvu de raison et à une impulsion spontanée qu'ils ont attribué la cause du tout.

14. Telle est aussi l'opposition qui règne entre eux. Car ils ne s'accordent sur rien et emplissent l'univers de leur controverse et de leur dissentiment. C'est pourquoi l'admirable Socrate dénonçait leur inconscience et affirmait qu'il n'y avait pas de différence entre eux et des fous, si tu acceptes comme valable le témoignage de Xénophon, qui déclare dans ses Mémoires :

15. «Personne n'a jamais vu Socrate faire, ni entendu Socrate dire quoi que ce soit d'impie ou de sacrilège. Il ne parlait pas en effet, comme font la plupart, de la nature de l'univers ou du reste, en étudiant ce qu'il en est de ce que les sophistes appellent le monde ou par quelles nécessités se produit chacun des phénomènes célestes. Et même il faisait voir l'inconscience de ceux qui se préoccupaient de telles questions.» Et il ajoute :

16. «Il s'étonnait qu'il ne leur saute pas aux yeux qu'il est impossible aux hommes de trouver ces réponses, alors que ceux qui se piquent le plus de disserter sur ces sujets n'aboutissent pas entre eux aux mêmes conceptions, mais sont dans les mêmes sentiments que des fous furieux les uns vis-à-vis des autres. Chez les fous furieux, les uns ne redoutent point ce qui est redoutable, les autres craignent ce qui ne le mérite pas. De même, parmi ceux qui ont pour sujet de réflexion la nature de l'univers, les uns croient que l'être est seul et unique, les autres qu'il est quantité infinie; les uns que tout est en mouvement, les autres que rien ne saurait se mouvoir; les uns que tout naît et meurt, les autres que rien ne saurait jamais naître ni mourir.»

17. Tels étaient, au témoignage de Xénophon, les propos de Socrate. Et Platon les confirme, en rapportant ainsi dans le *Dialogue sur l'âme* les propos de Socrate : «Quand j'étais jeune, en effet, ô Cébès, je désirais prodigieusement cette sagesse que l'on nomme étude de la nature. Je trouvais sublime de connaître les causes de chaque chose, la raison qui la fait naître, disparaître, exister; et souvent je me mettais dans tous mes états en examinant d'emblée des problèmes comme ceux-ci : Est-ce après que le froid et le chaud ont commencé à se corrompre que, comme certains le disaient, les animaux se développent ? Est-ce par le sang que nous pensons ou par l'air ou par le feu ? Ou bien alors n'est-ce par aucun de ces moyens, mais par le cerveau qui procure les sensations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat; d'où résultent la mémoire et l'opinion et, de la mémoire et de l'opinion, une fois qu'elles ont atteint l'équilibre, procède la science correspondante.

18. Et d'autre part, alors que j'examinais l'anéantissement des substances et ce qui arrive au ciel et à la terre, je finis par conclure ainsi que je n'étais pas doué pour ces contemplations, que personne n'y était moins propre que moi. Je vais vous en donner une preuve convaincante : les choses que précédemment je savais avec pleine certitude, autant qu'il semblait aux autres et à moi, sous l'effet de cette recherche s'étaient à ce point obscurcies dans ma pensée que je désapprenais même ce que j'avais cru savoir auparavant.»

19. Ainsi s'exprimait ce Socrate tellement célébré parmi tous les Grecs. Or, du moment qu'un si grand philosophe portait un pareil jugement sur la physique des personnages dont j'ai parlé, il est naturel, me semble-t-il, que nous ayons repoussé, nous aussi, l'athéisme de tous ces auteurs, puisque l'erreur polythéiste où ils sont plongés ne paraît pas étrangère aux propos que j'ai rapportés. Mais ceci sera démontré en temps opportun, lorsque nous prouverons qu'Anaxagore, le premier de tous les Grecs, a, selon la tradition, placé dans l'intellect la cause de tout ce qui est. Et maintenant reviens à Diodore pour étudier ce qu'il rapporte de la première théologie de l'humanité :

Les anciens rendaient un culte aux seuls flambeaux célestes sans avoir aucune connaissance du Dieu de l'univers, non plus que de l'érection des statues ni des démons.

Chapitre 9

1. «Les hommes qui habitaient autrefois l'Égypte, ayant ouvert les yeux sur le monde, furent saisis de stupéfaction et d'admiration devant la nature et s'imaginèrent qu'il y avait deux dieux éternels et principaux : le soleil et la lune. Ils nommèrent l'un Osiris, l'autre Isis, donnant l'un et l'autre nom d'après une certaine étymologie.

2. Car, si on les traduit par des expressions grecques, Osiris est celui qui a plusieurs yeux. C'est naturel : en dardant ses rayons de tous côtés, il regarde par toute la mer et toute la terre comme avec plusieurs yeux. Et le poète est d'accord, qui dit : «Et toi, soleil, qui vois tout et entends toute chose.»

3. Certains des anciens mythologues grecs donnent à Osiris les noms de Dionysos et, par ressemblance verbale, de Sirius : Eumolpos, par exemple, qui écrit dans ses vers bacchiques : «Dionysos flamboyant dans ses rayons comme le feu des astres,» et Orphée :

«Pour cette raison, on l'appelle Phanès et Dionysos.»

Certains disent même que le manteau de faon dont il se vêt doit rappeler la moucheture des constellations.

4. Quant à Isis, on traduit le nom par «antique», nom donné à la lune en raison de sa création éternelle qui se perd dans le temps; on lui donne pour ornement des cornes à cause de la forme qu'elle affecte lorsqu'elle est en croissant, et aussi à cause de la génisse qui lui est consacrée chez les Égyptiens. Ce sont ces dieux qui, selon eux, gouvernent le monde entier.»

5. Voilà donc à peu près comment se présente cette question. Mais, dans la théologie phénicienne aussi, tu trouves que justement les premiers des Phéniciens «ne reconnaissent pour dieux que les dieux physiques : le soleil, la lune, les autres planètes, les éléments et ce qui s'y rattache», et que les plus anciens leur «consacrèrent des productions de la terre et les tinrent pour des dieux et ils vouaient un culte à ces êtres de qui ils tenaient la vie, eux-mêmes et leurs descendants et tous ceux qui les avaient précédés; et ils leur accordaient libations et sacrifices. Ils consacraient pitié, déplorations et gémissements à la germination qui sort de terre, à la naissance originelle des êtres vivants hors de terre, puis à celle qui provient de leur union et à la fin qu'ils trouvent en quittant la vie.

6. Ces conceptions de la piété religieuse étaient à la ressemblance de leur faiblesse et de leur pusillanimité d'âme». Voilà ce que rapporte la tradition écrite des Phéniciens, ainsi que je le montrerai par la suite.

Mais, à notre époque aussi, l'homme même qui s'est illustré par les invectives lancées contre nous dans son ouvrage *Sur l'Abstinence des viandes* rappelle en propres termes, de la manière suivante, en prenant à témoin Théophraste, le souvenir de l'antique civilisation des anciens hommes :

7. «C'est un temps incalculable qui a paru s'écouler depuis que la race la plus raisonnable de toutes, à ce que dit Théophraste, celle qui habite la contrée très sainte façonnée par le Nil, commença la première à sacrifier aux dieux célestes sur le foyer domestique, avec des offrandes, non de myrrhe, ni de casse et d'encens mêlés de safran – car ces produits ne furent adoptés que bien des générations plus tard et l'homme qui était en quête d'erreur fit des prémices aux dieux avec les produits nécessaires à sa vie, au prix de bien des sueurs et des larmes –;

8. ainsi donc, ce n'est pas avec ces produits qu'ils sacrifiaient d'abord, mais avec du gazon qu'ils élevaient dans leurs mains, comme si ce fût une efflorescence de la nature féconde. Car la terre a produit les arbres avant les animaux et, bien avant les arbres, l'herbe qui naît chaque année. Ils cueillaient leurs feuilles, leurs racines et tout ce qui assure leur germination, et les brûlaient, honorant par ce sacrifice les dieux visibles du ciel et immortalisant par le feu les offrandes qu'ils leur présentaient;

9. car c'est pour eux aussi qu'ils conservaient dans leurs temples, sans le laisser périr, le feu comme un élément qui leur était particulièrement apparenté. C'est de cette pratique consistant à brûler les fruits de la terre qu'ils ont tiré les mots thumiatièria (cassolettes), thuein et thusia, mots que nous entendons mal aujourd'hui en les chargeant d'exprimer ce qui ne fut qu'une erreur ultérieure de notre part, puisque nous appelons thusia le prétendu culte rendu à l'aide d'animaux.

10. Mais les anciens se préoccupaient de ne point enfreindre la coutume, à ce point que, après avoir maudit (arasaménous) ceux qui abandonnaient l'antique tradition pour en introduire une nouvelle, ils appelèrent aromates les parfums que l'on faisait brûler.»

11. Après ces propos il reprend plus loin : «Ensuite, comme ces offrandes sacrificielles aboutissaient à des transgressions de la part des hommes, il s'introduisit une conception pleine de cruauté qui instaurait les plus affreux sacrifices. Si bien que semblaient trouver maintenant leur accomplissement les malédictions jetées autrefois contre nous, puisque les hommes égorgeaient des victimes et ensanglantaient les autels.»

12. Ainsi s'exprime moins Porphyre que Théophraste. Mais Platon dans son *Cratyle* pourrait constituer le couronnement de la doctrine, lorsqu'il dit en propres termes avant le développement qu'il fait sur les Grecs : «A mon avis, les premiers habitants de la Grèce croyaient seulement aux dieux qui sont aujourd'hui ceux de beaucoup de Barbares : le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel; les voyant tous agités d'un mouvement et d'une course perpétuels, c'est d'après cette faculté naturelle de courir (théin) qu'ils les nommèrent dieux (théoi).»

Ils ne connaissaient ni mythologie relative aux dieux ni érection de statues.

13. Les premiers et les plus anciens hommes ne s'appliquaient ni à construire des temples ni à dresser des statues puisque, alors, anciens des hommes ni la peinture, ni le modelage, ni la sculpture, ni la statuaire n'étaient encore inventés, et que l'art de bâtir non plus que l'architecture n'avaient été organisés; cette vérité, je pense, s'impose à toute réflexion.

14. Mais dire qu'on ne trouve pas non plus chez les hommes d'alors la mention de ceux que, par la suite, on appela dieux et héros, qu'ils ne connaissaient donc ni Zeus, ni Cronos, ni Poséidon, ni Apollon, ni Héra, ni Athéna, ni Dionysos, ni aucun autre dieu, mâle ou femelle, de cette sorte qui pullula par la suite chez les Grecs et les Barbares, et même que parmi les hommes aucun démon, bon ou mauvais, n'y était révééré, mais que seuls les astres célestes visibles, d'après leurs propres déclarations, y recevaient le titre de dieux, tiré du verbe *théin*, c'est-à-dire courir, et que leur culte ne comportait pas de sacrifices d'animaux ni de ces honneurs qui furent imaginés par la suite – eh bien ! cette affirmation ne vient pas de moi, mais c'est un témoignage venu des intéressés eux-mêmes, je veux dire des Grecs en personne, qui en fournit la démonstration, en s'appuyant sur les propos que j'ai rapportés et sur ceux que je rapporterai encore par la suite.

15. C'est là aussi ce qu'enseignent nos livres sacrés; ils indiquent qu'à l'origine tous les peuples avaient reçu en partage le culte des flambeaux visibles, la race des Hébreux se voyant attribuer en privilège la contemplation du Dieu Créateur et Artisan de l'univers, et la vraie piété qui s'adresse à lui.

16. Il n'était donc aucunement question de la théogonie hellénique ou barbare dans les temps les plus anciens de l'humanité; on n'érigait pas de statues sans âme, on ne connaissait pas l'intempérante manie actuelle de multiplier les noms des divinités mâles ou femelles.

17. Car ces dénominations, ces noms qui ont été ultérieurement inventés par des hommes n'étaient pas connus alors du genre humain; non plus que les invocations de démons ou d'esprits invisibles, les récits mythiques extravagants au sujet des dieux et des héros, les célébrations de mystères inavouables, ni quoi que ce soit de ce flot de superstition bavarde des générations qui suivirent.

18. Ce furent bien là des inventions humaines, des fictions nées de la nature mortelle ou plutôt des artifices dus à des moeurs infâmes et licencieuses, conformément à l'oracle divin qui a cours chez nous : «Le début de la débauche, c'est l'invention des idoles.»

19. L'erreur polythéiste de toutes les nations a vu le jour de longs siècles plus tard; elle a trouvé naissance chez les Phéniciens et les et les Egyptiens, de là elle est passée aux autres nations et jusqu'aux Grecs eux-mêmes. Et cette indication se trouve dans l'histoire la plus antique, que justement le moment est venu d'étudier elle-même, en commençant par les documents phéniciens.

Les croyances relatives aux dieux, couramment répandues, sont d'introduction plus récente.

20. Ces indications sont rapportées par Sanchuniathon, qui appartient à l'antiquité la plus reculée; qui, dit-on, est plus ancien que la guerre de Troie et qui est reçu, à ce que l'on atteste, pour l'exactitude et la vérité de son *Histoire Phénicienne*. Et Philon, non pas Philon le Juif mais celui de Byblos, a traduit tout cet écrit du phénicien en grec pour le publier.

L'auteur qui de nos jours a monté son pamphlet contre nous rappelle ces faits dans le quatrième livre de l'ouvrage où il nous attaque, en donnant textuellement sur l'homme le témoignage suivant :

21. «Les choses les plus exactes sur les Juifs, puisqu'elles concordent tout à fait avec les noms de lieu et de personne, sont racontées par Sanchuniathon de Béryte, qui avait reçu les livres de Hiérombal, prêtre du dieu levô; lequel avait dédié son histoire à Abibalos, roi de Béryte, et avait été accepté par lui et par les examinateurs de la vérité. L'époque de ces personnages tombe avant même la guerre de Troie et est proche du temps de Moïse, comme le montrent les listes des rois de Phénicie; et Sanchuniathon, qui a rassemblé et rédigé en dialecte phénicien et avec fidélité toute l'histoire ancienne d'après les livres publics et les annales des temples, a vécu sous Sémiramis, reine d'Assyrie, dont on rapporte dans les annales qu'elle vivait avant l'époque des événements de l'Iliade ou du moins à cette époque. L'oeuvre de Sanchuniathon a été traduite en langue grecque par Philon de Byblos.»

22. Voilà les affirmations de Porphyre, qui garantit ainsi à la fois la véracité et l'antiquité de ce théologien.

Quant à ce dernier, dans le courant du livre, il cite pour dieux non le Dieu universel, ni même les dieux célestes, mais des mortels, hommes et femmes, et non pas policés et tels que l'on croie devoir les accueillir pour leur vertu morale ou les imiter pour leur philosophie, mais imprégnés du vice de la méchanceté et d'une totale perversité. Et il atteste que ce sont précisément ceux-là même qui sont encore de nos jours tenus pour dieux par tous, à travers villes et campagnes.

Recevez-en ici encore la preuve tirée d'un récit.

23. Philon justement, après avoir réparti toute l'oeuvre de Sanchuniathon en neuf livres, débute dans le préambule du premier en disant en propres termes de Sanchuniathon :

24. «Les choses étant ainsi, Sanchuniathon, homme très savant et très habile qui désirait apprendre de tout le monde ce qui s'est passé depuis l'origine, depuis que l'univers existe, mit tout son zèle à tirer de sa cachette l'oeuvre de Taautos. Il savait que, de tous ceux qui ont vécu sous le soleil, Taautos est le premier à avoir inventé l'écriture et à avoir entrepris d'écrire des livres, et il l'a mis à la base de son traité. Les Égyptiens l'ont appelé Thôith, les Alexandrins Thôth et les Grecs ont traduit son nom par Hermès.»

25. Après ces paroles, il s'en prend aux hommes des générations postérieures à ces événements et leur reproche d'avoir de force et par fraude détourné ces récits concernant les dieux vers des allégories, des descriptions et des spéculations physiques; et il ajoute plus loin :

26. «Les plus récents des hiéologues ont rejeté les faits qui se sont passés depuis l'origine. Inventant des allégories et des mythes, ils ont fabriqué et établi des mystères conformes aux phénomènes cosmiques et y ont introduit beaucoup de fumée, si bien qu'on ne pouvait pas voir facilement ce qui s'était passé en réalité. Mais lui, consultant les Écritures secrètes qu'il avait découvertes dans les sanctuaires d'Ammon où elles étaient conservées, s'employa à apprendre tout ce qu'il n'était pas permis à tous de connaître. Quand ce fut fini, il acheva de réaliser son dessein en éliminant le mythe des origines et les allégories. Ensuite les prêtres postérieurs, plus tard, voulurent cacher à nouveau cet enseignement et le rétablir dans le mythe. Et c'est alors que les mystères, qui n'étaient pas encore parvenus chez les Grecs, y apparurent.»

27. Il poursuit : «Voilà ce que nous avons découvert en cherchant avec zèle à connaître l'histoire de Phénicie et après avoir dépouillé une importante documentation que nous n'avons pas empruntée aux Grecs. Car celle-ci est pleine de contradictions et a été composée par certains dans un esprit de polémique plus que pour chercher la vérité.»

28. Et, après d'autres considérations : «J'ai été amené à croire qu'il en était bien ainsi, comme cet auteur l'avait écrit, en constatant les contradictions qui règnent chez les Grecs et qui

forment le sujet de trois livres auxquels j'ai consacré mes efforts sous le titre : *Histoire extraordinaire.*»

29. Après d'autres considérations, il ajoute : «Il est nécessaire d'expliquer préalablement, pour la clarté de ce qui suit et pour l'intelligence d'un exposé détaillé, que les plus anciens des Barbares, singulièrement les Phéniciens et les Égyptiens, de qui le reste de l'humanité a reçu cet usage, regardaient comme les plus grands dieux les hommes qui avaient fait quelque découverte utile à l'existence, ou avaient en quelque domaine rendu service aux peuples. Parce qu'ils voyaient en eux des bienfaiteurs et la source de beaucoup d'avantages, ils les adoraient comme des dieux même après leur mort, après leur avoir aménagé des temples, et ils leur consacraient des stèles et des bâtons en les appelant de leurs noms, rendant même un magnifique culte à ces objets; et les Phéniciens leur attribuèrent les plus grandes fêtes. En particulier, ils affectèrent soit à des éléments de l'univers, soit à certains de ceux qu'ils croyaient être des dieux, des noms qu'ils empruntaient à leurs propres rois; et ils ne reconnaissaient pour dieux que les dieux physiques : le soleil, la lune, les autres planètes, les éléments et ce qui s'y rattache, si bien qu'ils avaient des dieux mortels et des dieux immortels.»

30. Philon, après ces éclaircissements dans son préambule, aborde ensuite la traduction de Sanchuniathon, en exposant de la manière suivante la théologie des Phéniciens :

Résumé de la théologie des anciens Phéniciens. Des auteurs qui l'ont écrite. Que nous avons eu raison de la mépriser.

Chapitre 10

1. Il place à l'origine de l'univers un air opaque et venteux ou un souffle d'air opaque, et le chaos bourbeux, ténébreux. Ces éléments étaient infinis et restèrent sans limite pendant une longue durée de temps. «Mais lorsque, dit-il, le souffle se prit d'amour pour ses propres principes et que se produisit un mélange, on appela cette combinaison le désir. C'est là le principe de la création de toute chose.» Mais lui-même ne connaissait pas sa propre création. De la combinaison du souffle avec lui-même naquit Môt.

2. Selon certains, c'est le limon; selon d'autres, la putréfaction d'un mélange aqueux. De là provint toute semence de création et la genèse de l'univers. Il y avait des animaux dépourvus de sentiment, de qui naquirent des êtres doués de l'esprit, et ils furent appelés Zophasemin, c'est-à-dire contemplateurs du ciel. Ils furent façonnés à la ressemblance d'un oeuf et Môt jeta ses feux, comme aussi le soleil, la lune, les étoiles et les grands astres.»

3. Voilà à peu près leur cosmogonie, prélude manifeste à l'athéisme. Voyons ensuite comment, selon lui encore, eut lieu la génération des animaux. Il s'exprime ainsi :

4. «Et l'air s'étant mis à flamboyer, l'embrasement agissant sur la terre et la mer provoqua des vents, des nuages, des chutes et des déversements considérables d'eaux célestes. Une fois que, à cause de la chaleur solaire, ces éléments eurent été séparés, qu'ils eurent été écartés de leur emplacement propre, qu'ils se furent à nouveau rencontrés dans l'air et qu'ils se furent entrechoqués, alors se produisirent tonnerre et éclairs et, au fracas du tonnerre, les animaux doués d'intelligence et dont il a été parlé se réveillèrent; ils furent épouvantés par le vacarme, et, mâles comme femelles, commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer.»

5. Telle est à peu près pour eux la génération des animaux. Le même auteur ajoute : «Voilà ce qu'on trouve consigné dans la cosmogonie de Taautos et dans ses commentaires, d'après les conjectures et les preuves que son intelligence avait aperçues, découvertes et mises au jour pour nous.»

6. Après avoir ensuite donné les noms des vents, le Notos, le Borée et les autres, il ajoute : «Les premiers, ces gens-là donnèrent un caractère sacré aux germes de la terre, et les tinrent pour dieux et ils adoraient ces éléments de qui ils tenaient la vie, eux-mêmes et leurs descendants et tous ceux qui les avaient précédés; et ils leur adressaient libations et sacrifices.»

7. Et il poursuit : «Ces conceptions de la piété religieuse sont à la ressemblance de leur faiblesse et de leur pusillanimité d'âme.» «Ensuite, dit-il, «du vent Colpias et de sa femme Baau,» qu'il traduit par le mot nuit, «naquirent Aiôn et Protogonos, deux hommes mortels ainsi nommés. C'est Aiôn qui découvrit la nourriture que l'on tire des arbres. Ceux qu'ils engendrèrent furent appelés Génos et Généa et ils habitèrent la Phénicie. De grandes sécheresses ayant eu lieu, ils tendirent les mains vers le ciel en s'adressant au soleil. Car ils le tenaient – dit le même auteur – pour un dieu, le seul souverain du ciel, ils l'appelaient Beelsamen, c'est-à-dire chez les Phéniciens souverain du ciel, chez les Grecs Zeus.»

8. Après cela, il dénonce l'erreur des Grecs en ces termes : «Ce n'est pas sans raison que nous avons apporté d'aussi nombreuses précisions, mais pour établir le sens des noms appliqués à leurs objets, noms que les Grecs par ignorance ont pris dans d'autres acceptions, égarés par l'ambiguïté de la traduction.»

9. Il dit ensuite : «De la race d'Aiôn et de Protogonos, naquirent encore des enfants mortels qui eurent pour nom Phôs (lumière), Pyr (feu) et Phlox (flamme). Ils découvrirent, dit-il, le feu en frottant des morceaux de bois et enseignèrent cette pratique. Ils mirent au monde des fils de proportions et de stature supérieures et dont les noms furent attribués aux montagnes sur lesquelles ils régnèrent; c'est d'eux que tirent leur nom le Cassios, le Liban, l'Antiliban et le Brathy. D'eux naquirent, dit-il, Samemroumos, autrement appelé Hypsouranios, (et Ousoos). Ils prenaient le nom de leurs mères, dit-il, car les femmes de cette époque s'unissaient sans retenue au premier venu.»

10. Il écrit ensuite : «Hypsouranios habita Tyr et inventa les cabanes faites avec des roseaux, des joncs et du papyrus; puis il entra en conflit avec son frère Ousoos qui, le premier, avait découvert les vêtements pour protéger le corps avec les peaux des animaux qu'il avait eu la force de capturer. Comme de violents orages et ouragans se produisirent, les arbres de Tyr frottés entre eux allumèrent un incendie et la forêt qui se trouvait là prit feu. Ousoos se saisit d'un arbre et, l'ayant ébranché, il osa le premier embarquer sur la mer; il consacra deux stèles au feu et au vent, et les adora et il leur adressait des libations avec le sang des animaux qu'il capturait.

11. Après leur mort, ceux qui restèrent leur consacrèrent des bâtons; ils rendaient un culte aux stèles et ils leur offraient des fêtes chaque année. Longtemps après naquirent de la race d'Hypsouranios Agreus et Halieus, qui inventèrent la chasse et la pêche et de qui chasseurs et pêcheurs tirent leur nom. D'eux naquirent deux frères qui inventèrent le fer et la manière de le travailler; l'un des deux, Chousor, pratiqua les formules, les incantations et la mantique. On dit qu'il s'agissait d'Héphaïstos et qu'il inventa l'hameçon, l'appât, la ligne, les embarcations et que, le premier de tous les hommes, il navigua. C'est pourquoi, après sa mort, on le vénéra comme un dieu.

12. On l'appelle aussi Zeus Meilichios. D'autres prétendent que ses frères inventèrent aussi les murs de brique.

Après quoi naquirent de leur race deux jeunes gens qui s'appelèrent l'un Technitès, l'autre Géinos Autochthon. Ils imaginèrent de mêler de la paille au mortier des briques, et de les faire sécher au soleil. Ils inventèrent aussi les toitures. D'eux naquirent d'autres hommes; l'un s'appelait Agros, l'autre Agrouhèros ou Agrotès; la statue de ce dernier était très vénérée et son temple en Phénicie était porté par des boeufs; chez les habitants de Byblos singulièrement, il est nommé comme le plus grand des dieux.

13. Ce sont eux qui imaginèrent d'ajouter aux maisons des cours, des enceintes et des caves. C'est d'eux que descendent paysans et chasseurs. On les appelle Alètes et Titans.

D'eux naquirent Amynos et Magos qui firent connaître villages et troupeaux. C'est d'eux que naquirent Misor et Sydek, ce qui signifie agile et juste. Ils inventèrent l'usage du sel.

14. De Misor naquit Taaotos qui découvrit l'écriture de l'alphabet; les Égyptiens l'appellent Thôith, les Alexandrins Thôth, les Grecs Hermès. De Sydek, les Dioscures ou Cabires ou Corybantes ou Samothraciens; les premiers, dit-il, ils ont trouvé le navire. D'eux naquirent d'autres qui découvrirent des simples, les remèdes contre les morsures d'animaux et les incantations.

C'est à leur époque qu'apparaissent un certain Elioun appelé Hypsistos et une femme appelée Bèrouth, qui habitaient aux environs de Byblos.

15. D'eux naît Épigéios Autochthon, qu'on appela plus tard Ouranos et dont on emprunta le nom pour désigner aussi l'élément qui est au-dessus de nous, à cause de sa très grande beauté. Il lui naît une soeur des parents que j'ai indiqués, qui fut appelée Gè, et, en raison de sa beauté, on appela ensuite du même nom la terre. Leur père Hypsistos, après qu'il eut péri dans une rencontre avec des bêtes sauvages, fut divinisé et ses enfants lui consacrèrent libations et sacrifices.

16. Ouranos, ayant hérité du pouvoir paternel, épouse sa soeur Gè, dont il a quatre enfants, Élos qu'on nomme aussi Cronos, Bélylos, Dagon qui n'est autre que Siton, et Atlas. D'autres unions Ouranos eut aussi une nombreuse descendance. C'est pourquoi Gè, mécontente, dans sa jalousie, mène la vie dure à Ouranos au point qu'ils divorcèrent.

17. Ouranos, bien que séparé d'elle, usait de violence, quand il le voulait, pour l'approcher et s'unir à elle, puis la quittait à nouveau. Il s'efforçait même d'anéantir les enfants qu'il avait eus d'elle. Gè les protégea souvent avec l'aide des alliés qu'elle mit de son côté.

Cronos, arrive à l'âge d'homme, sur les conseils et avec l'aide d'Hermès Trismégiste – qui était son secrétaire –, se dresse contre son père Ouranos pour venger sa mère.

18. Cronos a pour enfants Perséphone et Athéna. La première meurt vierge. C'est avec le conseil d'Athéna et d'Hermès que Cronos fabriqua, avec du fer, faux et lance; puis Hermès, en adressant aux alliés de Cronos des paroles magiques, leur inspira le désir de combattre contre Ouranos en faveur de Gè. Et ainsi Cronos, ayant engagé le combat, détrôna Ouranos et lui succéda au pouvoir. Dans ce combat se fit également capturer la favorite d'Ouranos qui était enceinte. Cronos la donne en mariage à Dagon

19. et elle accouche chez ce dernier de l'enfant qu'elle avait conçu d'Ouranos et qui fut nommé Dèmarous. Sur ces entrefaites Cronos entoure sa propre demeure d'un rempart et il crée la première ville, Byblos de Phénicie.

20. Après ces événements Cronos, ayant conçu des soupçons à l'endroit de son propre frère Atlas, le jeta dans un gouffre de la terre et l'y enfouit sur les conseils d'Hermès. A cette époque, les descendants des Dioscures confectionnèrent des radeaux et des bateaux et prirent la mer; échoués près du Mont Cassios, ils y dédièrent un temple. Les alliés d'Élos, autrement dit Cronos, reçurent le nom d'Éloïm, comme ceux qui auraient tiré leur nom de Cronos auraient été appelés Croniens.

21. Cronos, ayant pour fils Sadidos, le fit périr de son propre fer parce qu'il l'avait pris en suspicion, et il lui ôta la vie, se faisant le meurtrier de son propre enfant; de la même manière encore, il coupa la tête de sa fille, si bien que tous les dieux furent épouvantés devant l'état d'esprit de Cronos.

22. Par la suite, Ouranos qui était en exil, envoya secrètement sa fille, la vierge Astarté, avec ses deux soeurs Rhéa et Dioné pour supprimer Cronos par ruse. Mais Cronos les prit et fit d'elles, qui étaient ses soeurs, ses épouses légitimes.

23. Ouranos l'ayant appris envoya contre Cronos Heimarménè et Hora avec d'autres alliés, et Cronos les rallia à sa cause et les retint auprès de lui. Le dieu Ouranos, dit-on, imagina encore les Bétyles, ayant fabriqué des pierres animées. Astarté donna à Cronos sept filles, les Titanides ou Artémides.

24. Et Rhéa lui donna de son côté autant de fils, dont le dernier fut dès sa naissance divinisé. Dioné lui donna des filles, Astarté à nouveau deux garçons, Pothos et Éros.

25. Dagon, puisqu'il avait découvert le blé et la charrue, reçut le nom de Zeus Arotrios. Sydek, qu'on appelle le Juste, s'étant uni à une des Titanides, devient père d'Asclèpios.

26. Cronos, dans la contrée de Pérée, devient encore père de trois enfants : l'un appelé Cronos comme son père, puis Zeus Bélôs et Apollon. De leur temps, on voit apparaître Pontos, Typhon et Nérée, père de Pontos et fils de Bélôs.

27. De Pontos naissent Sidon qui, avec sa voix d'une exceptionnelle qualité, trouva la première le chant, et Poséidon. Dèmarous a pour fils Melcathros, qu'on appelle aussi Héraklès.

28. Ensuite Ouranos entre en lutte à son tour avec Pontos, puis fait défection pour s'allier à Dèmarous : Dèmarous marche contre Pontos, mais ce dernier le met en fuite. Dèmarous promet un sacrifice s'il en réchappait.

29. La trente-deuxième année de son pouvoir souverain et de son règne, Élos, c'est-à-dire Cronos, ayant tendu un piège à Ouranos son père dans un endroit situé à l'intérieur des terres et l'ayant réduit en sa puissance, l'ampute des parties, tout près des sources et des fleuves. A cet endroit, Ouranos fut divinisé et il rendit l'esprit; le sang de ses parties s'égoutta dans les sources et l'onde des fleuves, et jusqu'à nos jours on en indique l'endroit.»

30. Voilà donc la légende de Cronos et voilà quels nobles caractères présente cette existence, si vantée par les Grecs, des contemporains de Cronos, «qui, dit-on, constituèrent la première race, la race d'or des hommes mortels», cette félicité des anciens que l'on trouve enviable. L'auteur ajoute après d'autres considérations :

31. «La très grande Astarté et Zeus Dèmarous ou Adôdos, roi des dieux, régnaient sur cette contrée avec l'assentiment de Cronos. Astarté plaça sur sa propre tête comme insigne de la royauté une tête de taureau et, comme elle parcourait la terre habitée, elle découvrit un astre volant dans les airs, qu'elle emporta pour le consacrer dans la sainte île de Tyr.

32. Astarté, au dire des Phéniciens, n'est autre qu'Aphrodite. Et Cronos, parcourant lui aussi la terre habitée, donne à sa propre fille Athéna la royauté de l'Attique.

33. Comme était survenue une peste meurtrière, Cronos fait à son père Ouranos le sacrifice de son fils unique, et se circonçoit, en obligeant ses alliés, auprès de lui, à en faire autant.

34. Et peu de temps après il divinise un autre fils, qu'il avait eu de Rhéa, nommé Mouth, après sa mort. Les Phéniciens l'appellent Thanatos et Pluton.

35. Après quoi, Cronos donne la ville de Byblos à la déesse Baaltis qui s'appelle aussi Dionè, et Béryte à Poséidon et aux Cabires, laboureurs et pêcheurs, qui divinèrent à Béryte les restes de Pontos.

36. Avant ces événements, le dieu Taautos, qui avait reproduit l'image des dieux vivant avec lui, Cronos, Dagon et les autres, dessina les caractères sacrés des lettres. Il imagina en outre pour Cronos, comme insignes de la royauté, sur la partie antérieure et la partie postérieure du corps des yeux au nombre de quatre, (dont deux sont en éveil) et deux sont paisiblement fermés, et sur les épaules quatre ailes, dont deux paraissent déployées et deux repliées.

37. C'était là un symbole : Cronos regardait en dormant et dormait en veillant et, en ce qui concerne les ailes, semblablement il volait en se reposant et se reposait en volant; les autres dieux avaient deux ailes chacun aux épaules, pour signifier qu'ils volaient à la suite de Cronos. A Cronos encore il a donné deux ailes supplémentaires sur la tête, l'une se rapportant à la pensée directrice, l'autre à la sensation.

38. Cronos s'étant rendu dans les régions du Sud donna l'Egypte entière au dieu Taautos pour qu'il en fit son royaume. Ces événements, dit-il, les sept fils de Sydek, les Cabires, furent les premiers à les noter, avec leur huitième frère, Asclèpios, selon les instructions mêmes du dieu Taautos.

39. Thabion, le premier hiérophante de tous ceux qui ont jamais habité en Phénicie, ayant interprété toutes ces données par l'allégorie et les ayant fondues avec des données de la vie physique et cosmique, transmet tous ces éléments aux «orgéons» et aux prophètes qui président aux initiations : ce sont eux qui, s'avisant d'épaissir ces fumées de toutes leurs forces, les transmettent à leurs successeurs et aux initiés, parmi lesquels se trouvait Eisirios qui découvrit les trois lettres, frère de Chna qui changea son nom en Phénix.»

40. Il ajoute ensuite : «Les Hellènes, dont le génie est éminent entre tous, se sont d'abord approprié une grande partie de tout cela, puis avec toutes sortes de parures l'ont diversement mis en scène dans des tragédies et, imaginant de plaire par les agréments des récits fabuleux, ils ont brodé sur ces thèmes de toutes les manières. Hésiode et les fameux poètes cycliques s'en sont servis pour forger leurs propres théogonies, gigantomachies, titanomachies et récits de mutilations et leur fréquentation a eu raison de la vérité.

41. Nos oreilles, habituées dès notre enfance à leurs fictions et pénétrées de ces préjugés depuis de longs siècles, conservent comme un dépôt toute cette matière fabuleuse qu'elles ont reçue, ainsi que je l'ai dit en commençant. Et cette matière, à qui le temps a donné son appui, a fini par s'assurer un monopole inexpugnable, en sorte que la vérité paraît radotage et l'adultération du récit, la vérité.»

42. Voilà donc ce que dit le livre de Sanchuniathon, traduit par Philon de Byblos et dont l'authenticité nous est garantie par le témoignage du philosophe Porphyre.

Le même auteur dans son chapitre *Sur les Juifs* écrit encore ceci au sujet de Cronos :

43. «Taautos, de Philon que les Égyptiens appellent Thôùt, éminent en science parmi les Phéniciens, fixa le premier les règles de la piété religieuse en les faisant passer du stade de l'inexpérience du vulgaire à celui de l'expérience éclairée. C'est en suivant ses traces que, plusieurs générations après, le dieu Sourmoubèlos et Thouro, autrement appelée Chousarthis, mirent en pleine lumière la théologie de Taautos, qui avait été cachée et obscurcie par les allégories.»

44. Il poursuit un peu plus loin : «C'était la coutume chez les anciens, dans les cas graves de danger, que les chefs de la cité ou du peuple livrassent au sacrifice, pour éviter l'anéantissement de tous, le plus chéri de leurs enfants comme rançon pour les divinités vengeresses. Ceux qui étaient ainsi livrés étaient égorgés dans des cérémonies à mystères. Or Cronos, que les Phéniciens appellent El, qui régnait alors sur la contrée et qui fut par la suite, après la fin de sa vie, divinisé pour s'identifier avec l'astre de Cronos, avait un enfant unique né d'une nymphe indigène appelée Anobret – on appelait pour cette raison ce fils léoud, car c'est ainsi –; comme, à la suite d'une guerre, de graves dangers menaçaient la contrée, il para son fils des ornements royaux et, ayant apprêté l'autel, le sacrifia.»

45. Considère encore ce que nous dit notre auteur en traduisant le chapitre de Sanchuniathon *Sur les éléments des Phéniciens*, quand il nous parle des serpents et des bêtes venimeuses qui ne présentent pour l'homme aucune utilité et n'apportent que mort et dévastation à ceux sur qui ils pourraient jeter leur venin sans remède et cruel. Voici ce qu'il écrit encore, en s'exprimant mot pour mot ainsi :

46. «Taautos en personne a divinisé la nature du dragon et des serpents et, après lui, à leur tour, Phéniciens et Égyptiens; de tous les reptiles en effet, il le présenta comme l'animal qui a le plus de souffle et comme s'apparentant au feu; il développe une vitesse que rien ne peut

surpasser à cause de son souffle, sans l'aide de pieds, de mains ou de quelque moyen extérieur, grâce à quoi le reste des êtres animés accomplit ses mouvements. Il réalise des sortes de figures extrêmement variées et, dans sa progression, ses mouvements affectent la forme d'une spirale pour atteindre la vitesse qu'il désire;

47. il vit très longtemps et non seulement, en muant, il a le don de rajeunir, mais encore il a celui de connaître un accroissement de taille; et, lorsqu'il a atteint la mesure déterminée, il se résout en lui-même, comme Taautos en personne l'a de même façon consigné dans ses écritures sacrées. C'est pourquoi, dans les cérémonies du culte et dans les mystères, cet animal est appelé en participation.

48. Nous avons plus longuement parlé de lui dans notre mémoire intitulé *Du culte de Thôt*, dans lequel il est établi qu'il est immortel et qu'il se résout en lui-même; car cet animal ne meurt pas de mort naturelle, mais seulement victime de quelque violence. Les Phéniciens l'appellent *Bon Démon*; et de la même façon les Égyptiens lui donnent le nom de Kneph. Ils lui donnent une tête de faucon à cause de l'activité de cet oiseau.

49. Et Épééis – que l'on appelle, chez eux, le plus éminent hiérophante et hiérogrammate et qu'Areios d'Héracléopolis a traduit – déclare expressément, en exposant les allégories : *Le premier être qui fut éminemment divin est le serpent ayant une forme de faucon, tout plein de grâce; s'il ouvrait les yeux, il remplissait toute chose de lumière dans la région première créée, qui était sienne; s'il les fermait, l'obscurité se faisait;*

50. Épééis veut signifier qu'il est de la nature de la flamme, par l'emploi du terme *resplendir*; car c'est le propre de la lumière que de resplendir. C'est aux Phéniciens aussi que Phérécyde emprunta ses inspirations pour élaborer sa théologie relative au dieu qu'il appelle Ophion et aux Ophionides, dont nous parlerons plus tard.

51. Cependant les Égyptiens encore, dessinant le monde d'après la même conception, gravent une circonférence qui a la couleur du feu et du ciel avec un serpent à l'aspect de faucon qui s'étend en son milieu – l'ensemble forme notre thêta –; ils veulent signifier par le cercle le monde et ils symbolisent par le serpent qui est au milieu le *Bon Démon* dont il dépend entièrement.

52. Et Zoroastre le Mage, dans le *Recueil sacré de la religion perse*, déclare en propres termes : *La divinité a une tête de faucon. Elle est première, incorruptible, éternelle, incréée, indivisible, sans pareille, elle est le guide vers toute forme de beauté; insensible aux présents, elle est le bien par excellence, l'intelligence des intelligences. Ce dieu est aussi le père de la bonne législation et de la justice, il tire sa science de lui-même, il est conforme à la nature, il est parfait, sage, et, seul, il a découvert le sanctuaire naturel.* Et Ostanès aussi tient les mêmes propos à son sujet dans l'ouvrage intitulé *Octateuque*.

53. Tous ont pris leur inspiration dans Taautos pour bâtir leurs physiologies, ainsi qu'il a été établi. Et, après avoir construit des temples, ils consacèrent dans les sanctuaires les premiers éléments représentés par des serpents et pour eux célébrèrent fêtes, sacrifices et mystères orgiaques, avec le sentiment que c'étaient là les dieux suprêmes et les causes principales de l'univers. En voilà assez sur les serpents.»

54. Voilà donc de quoi est faite cette théologie phénicienne, que la doctrine de salut nous enseigne à fuir sans nous retourner, comme elle nous enseigne à rechercher un remède à la démence des anciens.

55. Ce ne sont pas là des contes, des fictions de poètes, qui comportent une thèse cachée et sous-entendue, mais les témoignages authentiques émanant de sages et anciens théologiens, pour reprendre le terme qu'ils emploieraient eux-mêmes; leur contenu est plus antique que tous les poètes et prosateurs et ils présentent pour garantie de leurs dires les noms des divinités, les récits encore en usage de nos jours dans les villes et villages de Phénicie et les mystères qui sont célébrés dans chaque peuple; cette constatation est, je pense, assez évidente pour qu'il ne soit plus nécessaire de rechercher pour ces données des interprétations physiques forcées, puisque les faits apportent, tirés d'eux-mêmes, des éléments manifestes de preuve. Telle est donc la théologie des Phéniciens; c'est maintenant le moment de passer à l'étude des conceptions égyptiennes.